



PAULA JACQUES
Née en 1949
Egypte/France

Née au Caire et vivant à Paris, Paula Jacques est productrice et animatrice de radio à France Inter (Cosmopolitaine) depuis 1975. Romancière, elle a obtenu le prix Fémina en 1991 pour Déborah et les Anges dissipés.

Au moins il ne pleut pas, Stock, 2015 / Folio

En 1959, un adolescent égyptien de 14 ans et sa sœur aînée de 16 ans arrivent à bord d'un bateau d'émigrants juifs dans le port d'Haïfa. Entre accueil et exclusion, espoir et désillusion...

Solly et Lola Sasson ne se mêlaient de rien. Ils se tenaient à l'écart, ni joyeux ni pleins d'espoir. Pour eux, débarquer à Haïfa ou à Zanzibar, ils ne voyaient pas la différence. Enfin, on verra bien, dit Solly, histoire de dire quelque chose de rassurant. De toute façon, ça ne pouvait pas être pire que ce qui était arrivé déjà et Lola dit oui, ça ne pouvait pas être pire.

Deux heures s'écoulèrent avant de pouvoir mettre pied à terre. Les autorités du port puis les douaniers montèrent vérifier les papiers des immigrants. Ensuite arriva un homme très roux, très grand, vêtu d'un pantalon et d'un pull-over kaki. Il se présenta. Le Haver Boaz, le délégué de l'Agence juive chargé de l'accueil des passagers du *Macedonia*. Il parlait aussi bien le français que l'arabe populaire. À la façon dont il se tenait, droit sur le plus haut barreau d'une étroite échelle en fer, on lui voyait l'habitude du commandement. Il fit un discours mi-arabe mi-français sur les droits au travail, à la santé, à l'éducation, à la liberté et à la dignité des nouveaux arrivants, des droits dont ils avaient été privés dans presque tous les pays arabes. Au contraire, dans le jeune État hébreu... Ses paroles se noyèrent dans le tumulte des passagers en frénésie. On débarquait. Et tandis que les immigrants se ruaient vers la passerelle, le Haver Boaz les exhortait au calme et à la discipline.

Une fois à quai, après quatre jours de navigation houleuse, la terre ferme dansait sous les pieds des immigrants. C'étaient la joie, l'émotion, les prières qui les soulevaient d'une vie légère au-dessus du sol huileux et gras. Des coups de sifflet partaient pour rassembler et ordonner la cinquantaine de familles aux innombrables enfants. Des policiers les dirigèrent tant bien que mal (toutes ces valises à se coltiner, les balluchons, les paniers d'osier, les nattes en paille, les matelas roulés, les bassines, les casseroles, les réchauds à alcool, les poussettes, les berceaux, la marmaille pleurnicharde et ensommeillée) vers une zone de parage. Un grand carré entouré de barrières métalliques où on viendrait les chercher pour procéder aux formalités d'enregistrement des nouveaux *olim*, des immigrants en hébreu.

La zone de parage souffrait à contenir autant de familles nombreuses lestées des bagages de toute une vie. L'air puait le pétrole et le hareng salé. Le vent d'hiver soufflait et s'infiltrait entre les barrières. Les gosses chouinaient dans les bras débordés des mères. L'espace manquait aux plus

grands résolus à se dégourdir les jambes. On ne savait plus où se mettre. Là, derrière un gros container, il y avait une bâche posée à même le sol. Solly empila une valise sur l'autre et ils s'assirent dessus. Une sale petite pluie s'était mise à tomber. Les vêtements bien épais pourtant se remplissaient d'humidité. Lola était couverte de froid. Ses longs cheveux noirs lui collaient aux joues et il n'y avait plus aucune lueur dans ses yeux bleus. Solly passa un bras autour des épaules de sa sœur. Il ouvrit son manteau, il l'attira dans sa chaleur à lui. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, en se tenant les mains comme des enfants perdus, sans parents, sans consolation, sans rien savoir du monde sur lequel ils venaient d'atterrir.

Paula Jacques, *Au moins il ne pleut pas*, Stock, 2015 / Folio